# Claude Schreiner

*Claude Schreiner avait 16 ans en 1944 et habitait à Dives-sur-mer. Vivant seul avec son grand-père dans une maison du cottage divais, il était assez libre de ses déplacements et constitue de fait un excellent témoin des différents évènements intervenus en juin et juillet 1944.*

*Ce témoignage a été enregistré lors d'une intervention dans les écoles de Dives-sur-mer par Marc Haugmard en 2004 et retranscrit pour l'association « Un fleuve pour la liberté, la Dives « en janvier 2014.*

**Des moments d'une fantastique qualité**

Chers amis, bonjour, donc je vais essayer de réunir quelques souvenirs des années du débarquement tels que je les ai vécus dans la bonne ville de Dives sur Mer, et plus particulièrement dans cette magnifique école qui m'a laissé des souvenirs fantastiques (…) Une grande bande de copains depuis les petites classes jusqu'au brevet. Oui j'insiste quand même avant de commencer, cette ambiance là c'est quelque chose que peut-être que je n'ai pas connue dans les années qui ont suivi et dans l'ambiance de ma vie. Pourquoi ? Je ne sais pas, peut- être parce qu'on attendait le débarquement, et il y avait une grande aventure qui se préparait, on ne savait pas ce que seraient les lendemains ? Il y avait peut-être beaucoup d'incertitude et peut-être, partant de là beaucoup d'amitié entre nous. Vraiment, c'était fantastique et puis ce que peut-être j'ai ressenti, c'est qu'au moment du débarquement, particulièrement à partir de mai 1944, où on attendait ce débarquement et où on imaginait qu'il aurait lieu dans notre coin à nous, dans ce moment là il y a eu une période de liberté, d'un sentiment de liberté qui était inouï et que je n'ai jamais reconnu ensuite, ça a duré jusqu'en septembre, octobre, novembre. Pourquoi ? Tout simplement parce que cette période qui précédait ce débarquement c'étaient forcément les Allemands qui commandaient, c'était la Kommandantur qui faisait la loi à Dives sur Mer, comme partout ailleurs en France, mais on entendait déjà les prémices d'un grand changement et on ne sentait plus tellement l'autorité qui était bien présente quelques années avant, on se sentait de plus en plus libres, ça c'est un sentiment qui est fantastique parce que pendant plusieurs semaines on n'avait plus le sentiment d'être gouvernés, on avait l'impression qu'on était nos propres maîtres on se baladait, on allait à droite, à gauche avec les dangers que çà comportait, mais une autorité municipale, départementale ou nationale ? Il n'y avait plus personne qui commandait pendant cette période mai, juin, juillet, août c'est un sentiment que je n'ai jamais trouvé et qui fait que peut être ces moments vécus m'ont semblé être d'une fantastique qualité.

**Un sentiment de peur en 1943**

Oui, parce que quelques années plus tôt, par exemple je me souviens de 1943, là les Allemands étaient fortement présents et on avait à ce moment là le sentiment de peur, je me souviens que deux gendarmes Allemands, un soir, sont entrés dans la maison parce que nous n'avions pas assez calfeutré la lumière et ils sont venus nous donner une amende qu'il a fallu bien sûr payer sur le champ mais il y avait, à ce moment, une peur de l'Allemand avec des grands gaillard qui avaient une chaîne argentée sur la poitrine, ce n'était pas pareil on avait la trouille! (…)

**Bombardements sur Merville en mai 44**

Dans ce contexte joyeux et libre en 44, les bombardements c'étaient presque des récréations, c'est triste mais enfin autant dire les choses telles qu'elles sont parce que, quand on est jeune on ne voit pas la souffrance des autres, on ne la ressent pas. C'est un bien ou un mal, peut être un bien parce

que sans ça, ce serait trop dur. Et ces bombardements c'étaient l'objet pour nous avec les copains l'occasion de faire des rassemblements, et je me souviens d'un bombardement, en mai 1944 des forteresses volantes venaient d'Allemagne et d'après ce qui a été dit à la mairie de Dives, quand les forteresses revenaient avec des bombes et qu'elles n'avaient pas pu les jeter sur leurs objectifs en Allemagne, elles en profitaient sur le passage de retour pour lâcher leurs bombes. Et là, ce jour de mai 1944, il y a eu de très grosses bombes qui ont laissé supposer que c'était le gros bloc de Merville/Franceville qui avait été visé (…) à environ 1,5 km de Merville sur une ligne droite, c'est là que les deux bombes énormes sont tombées. Comme avec les copains ont suivait à la jumelle, on a vu cela, on a entendu l'explosion et on a pris nos petits vélos et on est partis là bas voir où c'était, et effectivement, peut-être 30 minutes après, nous sommes arrivés sur cet endroit, et il y avait deux cratères de bombes immenses. On regardait cela quand une deuxième vague de bombardiers est passée au-dessus de nos têtes mais très haut dans le ciel, et là une peur nous a pris, on a repris les vélos et on n'a pas demandé notre reste car on supposait qu'il y avait quand même un objectif précis qui aurait été ce fameux bloc de Merville/Franceville et on est retournés à Dives vite fait.

**On comptait les bombardiers qui passaient**

Oui, je disais qu'on s'amusait à regarder les bombardiers partir vers l'Allemagne et c'est vrai que c'était une activité presque favorite, on comptait les bombardiers, une fois nous en avons compté avec les copains jusqu'à 750 très haut dans le ciel. Je me revois très bien tournant au coin de la poste, à 100m de l'école, on regardait les avions de là-haut avec un mélange de sentiments, on pensait qu'au-dessus de nos têtes passaient des avions qui étaient donc des amis qui allaient nous faire gagner la guerre parce que forcément on était français, on avait bien envie que la guerre s'arrête. Et d'un autre côté, c'était mélangé comme sentiment car on imaginait les pilotes dans les bombardiers, tous les risques qu'ils allaient prendre, toutes les angoisses qu'ils allaient connaître, et puis peut être une immense joie au retour parce que, bien évidemment, une partie ne revenait pas et tout ça se mélangeait dans nos têtes et nos cœurs.

**Des rêves plein la tête**

En plus, se mélangeait la chanson de la radio BBC, puisque tout le monde écoutait « *Londres, ici Londres, les Français parlent aux Français* ». Ça se terminait souvent avec la même musique. On rentrait en classe dans un demi-rêve, avec les copains, on était en extase la tête en l'air à regarder les bombardements, on avait du mal à travailler d'ailleurs parce qu'on était très loin, on était dans les nuages. Au mois de mai, ce fut une époque merveilleuse, il faut dire les choses comme elles sont. Oui, nous avions des rêves plein la tête et peut être de la reconnaissance, on savait confusément que des êtres vivants, jeunes, allaient donner leur existence pour que nous soyons libérés, c'étaient des sentiments très forts qui nous habitaient, impossible de les décrire bien sûr. (…)

**Fin Mai 1944**

Vers fin mai, début juin, les bombardements se sont intensifiés et une nuit, une bombe est tombée juste devant l'école maternelle dans la rue qui mène vers Houlgate, à côté de l'hostellerie Guillaume Le Conquérant. Il y avait un cratère de 20-25m, on était nombreux à venir regarder ce trou. Quand il y a eu ce cratère, qui avait fait un bruit énorme et avait réveillé Dives sur mer, mais avec mes 16 ans, on dort bien à cet âge là, je n'avais absolument rien entendu. J'avais seulement trouvé un éclat devant chez nous et j'ai pris la balance, il pesait 1,5 kg. Je m'en souviens très précisément, car au milieu de la rue Parmentier dans le cottage divais, je me demandais bien que ce morceau de fer pouvait bien fabriquer là, j'ai pensé que c'était peut-être un éclat de cette bombe qui était tombée.

**Les 5 et 6 juin 1944**

Le 5 juin, je me souviens aussi, la veille du débarquement. Il y avait séance d'entrainement de Basket sur la place de Dives sur mer, je peux vous dire qu'à 18 heures, le 5 juin 1944, il y avait de l'animation parce que pendant cette séance de sport, on jouait normalement.

On va parler de cette nuit du 6 juin, disons d'abord que, forcément, il y a eu intensification des raids aériens, on était pourtant habitués au bruit des avions, Dieu sait que pendant les hivers de la guerre, surtout 1943-1944 on s'endormait dans le ronronnement des avions qui durait. Il durait ce ronronnement parce qu'ils partaient par vagues successives, pendant une heure ou deux, les avions partaient sur l'Allemagne bombarder et c'était un ronronnement ininterrompu,lorsqu'une vague s'éloignait dans le lointain, une autre vague arrivait, et là comme on s'endormait en imaginant beaucoup de choses dans le rêve ! Cette nuit-là, intensification des bombardements ! Pratiquement on a commencé à comprendre que le débarquement était peut-être pour très bientôt, dans cette nuit-là, ça n'a pratiquement plus arrêté.

**Accroupis dans les petits pois à regarder les balles traçantes**

Il y avait des petites mitrailleuses allemandes qui essayaient de tirer sur les avions qui passaient. On s'était mis au lit quand même. Vers 0h30, les bombardements étaient devenus d'une telle violence que j'en ai le souvenir très précis. J'étais donc rue Parmentier, dans le cottage divais, et vers 0h30, mon grand-père et moi, nous étions seuls dans la maison, et vraiment la peur nous a pris parce que les bombardements secouaient très fort la maison. Vers 0h30, j'ai essayé d'ouvrir la porte qui était fermée, j'ai mis plusieurs secondes et cette clé qui n'arrivait pas à tourner dans la serrure, c'est resté gravé dans ma mémoire. Ensuite nous sommes descendus très rapidement dans le jardin et nous sommes cachés accroupis dans les petits pois avec le grand-père. On avait l'impression que la maison allait tomber, nous avions extrêmement peur bien sûr et nous voyions s'élever vers le ciel des quantités de fusions multicolores pour la bonne raison que c'étaient des balles traçantes que les Allemands tiraient contre les avions, les planeurs. Je ne pense pas qu'ils aient touché un avion quelconque, ça n'était pas évident dans la nuit avec des petites armes comme des fusils mitrailleurs.

**Un avion s'est écrasé sur Sarlabot**

Un peu plus tard nous sommes revenus sur le devant de la maison. Il y a eu une erreur de la part des pilotes de planeurs ou des pilotes des avions qui tiraient les planeurs. Quelques planeurs, au lieu d'atterrir à l'ouest de l'Orne, ont atterri à l'ouest de la Dives, de même pour des parachutistes et il y a particulièrement un planeur qui a rasé les sapins du haut de la côte de Sarlabot. Je ne sais même pas s'ils ont repoussé, on voit encore un espace qui est un peu plus bas que le reste des autres sapins. Il s'est écrasé, le pauvre, avec 28 soldats à bord. C'est le chiffre qui avait été donné, d'ailleurs nous sommes allés voir, nous avons malheureusement retrouvé des restes des soldats en question, le planeur a brûlé pendant un certain temps ce planeur sur la côte de Sarlabot. Il y a un petit sentier assez raide après le cimetière, et c'est là tout en bas de ce sentier que nous avons découvert des restes.

**Des parachutistes anglais dans le cottage divais**

Ensuite, durant cette nuit quand les bombardements reprenaient, on allait se cacher de nouveau, on s'éloignait des maisons, et quand c'était un peu plus supportable nous sommes descendus dans la cave, et à travers le soupirail de la cave que, dans l'obscurité, nous avons entendu des voix qui s'appelaient dans la nuit, des coups de sifflet et juste devant chez nous il m'avait semblé voir des

ombres. On entendait des « *Hello Jack* ! » c'étaient des parachutistes anglais qui, eux aussi, par erreur, sont tombés devant chez nous. Là où il y a maintenant des maisons, c'étaient des champs.

Ces parachutistes ont une histoire, vue l'erreur qui avait été faite et étant donné que le front était à plus de 25 km, il fallait qu'ils soient pris en charge par des résistants ou des personnes qui acceptent de prendre le risque de les cacher chez eux. Ce qui n'a pas était fait par nous, moi je ne l'ai su qu'après, je n'avais que 16 ans et que peut être j'aurais pu ne pas savoir garder ma langue. Toujours est-il que le grand-père n'a pas pris de parachutistes anglais, ce sont des voisins un peu plus loin qui en ont pris quelques-uns, je ne sais pas combien il y en avait dans le cottage Divais, peut-être 5 ou 6.

Bien évidement l'histoire s'est mal terminée pour les personnes qui ont pris les parachutistes, puisque nous savons que maintenant il y a dans le cimetière de Dives une plaque commémorative qui parle de ces personnes mortes pour avoir pris les parachutistes Anglais et un monument a été élevé à St Pierre du Jonquet. Ces voisins ont été arrêtés, bien 1 mois plus tard, les parachutistes sont restés bien cachés dans les caves mais cela n'a pas duré. Quelqu'un a parlé et un jour effectivement les Allemands sont arrivés dans le cottage divais. C'est là aussi une très grande peur de mon existence, un soir vers 17h, les Allemands se sont déployés pour mettre nos maisons sous le feu des fusils mitrailleurs. Je pensais qu'ils faisaient une rafle pour emmener des jeunes gens qui avaient l'âge de partir pour travailler dans des usines allemandes. J'ai dit au grand-père « *il faut absolument que je me cache derrière l'armoire* », mais on ne peut pas se cacher derrière une armoire ce n'est pas possible, on n'a rien pu faire de plus qu'attendre et puis au bout d'un certain temps les Allemands sont repartis. Ils sont repartis avec ces voisins très courageux qui avaient caché les Anglais et qui ont été passés par les armes, fusillés quelques jours plus tard à St Pierre du Jonquet . Il paraît que les femmes aussi ont été emmenées, elles ont eu les yeux bandés et que les Allemands leur ont fait croire qu'elles allaient être fusillées, ils ont tiré en l'air et ensuite ils les ont emmenées chez elles très traumatisées, paraît-il.

Ces Anglais ont-ils été pris ? On nous a dit que non. Ils auraient été cachés sous une vachère, c'est-à-dire une carriole qui sert pour transporter le foin. Ils auraient passé le pont de Cabourg au nez et à la barbe des sentinelles allemandes et ils sont allés vers le front. Il y avait à ce moment là, un peu plus loin, une ferme qui les aurait reçus pour toute la nuit et là je n'en sais pas beaucoup plus sinon que ces personnes c'étaient je crois les Vermughen. Ces personnes ont été aussi trahies ou bien, on ne sait pas, les Allemands les ont découverts. Leur ferme a été incendiée et ils ont été tués presqu'aussitôt. On ne sait pas si les parachutistes ont réussi à regagner les lignes. Personnellement, je ne le pense pas parce que un de nos amis qui avait voulu repartir à Caen pour pouvoir aller chercher des vêtements que sa fiancée lui demandait de rapporter de Caen n'a pas réussi à passer (c'était absolument débile d'essayer de passer le front pour aller chercher des vêtements à Caen). On a retrouvé ce voisin, dans un trou près de la route de Caen où il circulait avec son vélo. Il s'appelait Duval(…). Cette histoire des parachutistes anglais nous a beaucoup marqués pendant le débarquement.

**Après le 6 juin 1944**

Je me revois encore, ce matin du 6 juin, où le ciel était bas, c'était nuageux et j'avais très froid évidemment, nous n'avions pas dormi, c'était une sensation extrêmement désagréable quand on a mal dormi, des évènements ont eu lieu, qu'on a eu peur et qu'on se demande ce qui va se passer.

Après tous ces évènements de la nuit, il n'était pas nécessaire de nous faire un dessin pour nous faire comprendre que le débarquement avait eu lieu et que c'était bien la Normandie qui était le théâtre des opérations. Là, il y a eu une période désagréable le 7 juin (…) parce qu'avec un camarade nous avions repéré un sac à dos en toile, tout neuf, il y avait dedans peut être 3 ou 4 torpilles à ailettes,

certainement des obus de mortier et le sac avait été abandonné. Bien entendu, il appartenait aux parachutistes qui avaient atterri juste en face de chez nous, rue Parmentier (…) ce sac excitait la convoitise des personnes autour. Avec ce copain-là nous sommes allés pour essayer de récupérer le sac mais la marine alliée, les Anglais, les Américains et peut être les Français, tiraient sur le haut de la côte de Sarlabot sur les deux petits blockhaus que vous apercevez toujours. Ca tirait sans arrêt, il y avait assez souvent des obus qui tombaient et qui encadraient ce petit blockhaus qui, à mon avis, n'était qu'un poste d'observation et n'abritait absolument aucun canon. Au moment où nous allions retirer du sac les torpilles à ailettes, je dois avouer que le copain était plus courageux que moi, il avait déjà retiré 3 torpilles et il y avait la 4ème mais la pointe était coincée et elle avait traversé le sac vers le haut. Il fallait essayer de la tirer le plus doucement possible, parce qu'on avait le trouillomètre à zéro, on se disait çà peut exploser d'un moment à l'autre. Moi, j'étais à un mètre ou deux derrière le copain et il n'y avait aucun danger, parce que je vois encore, sur cette torpille, le petit capuchon qui certainement mettait à l'abri de toute explosion, mais à cette époque-là on ne le savait pas. En plus c'était tout à fait difficile de le sortir du sac, on pensait qu'un choc pouvait être extrêmement dangereux. A ce moment-là, la marine, s'est mis à tirer sur les petits blockhaus de la côte de Sarlabot. Ca a fait un bruit épouvantable et comme on était en train de retenir notre respiration « Bam », j'aime mieux vous dire qu'on a détalé à une vitesse et puis le sac, on l'a laissé. Quelques jours plus tard le sac avait disparu, quelqu'un de moins peureux que nous l'avait pris.

**Bombardements sur le pont de Cabourg**

Que furent ces journées entre le débarquement le 6 juin et notre départ en exode vers St-Pierre-Azif qui eut lieu le 17 juillet ? Ma foi ça bombardait forcément sans arrêt, la marine tirait beaucoup sur de nombreux objectifs et en particulier sur la côte de Sarlabot. Il y avait aussi un bombardement régulier qui a eu lieu pendant plusieurs semaines. Tous les jours à 16h, il y avait 3, 4 ou 5 avions qui arrivaient d'Angleterre, c'était presque chronométré, ils faisaient le tour au-dessus de Varaville, ils plongeaient à peu près du haut de la côte de Sarlabot sur le pont de Cabourg, pour essayer de le détruire. Il n'y avait pas besoin de jumelles, tous les jours, on voyait les torpilles se détacher presque à mi-côte de la côte de Sarlabot, elles passaient au-dessus de Dives, au-dessus du cottage divais où on était, il me semblait même qu'à certains moments, c'était au-dessus de la maison. Ces 4 ou 5 avions se suivaient à quelques centaines de mètres, et lâchaient une ou parfois deux torpilles. On nous a dit que c'étaient des 250kg quand il y en avait deux et quand il n'y en avait qu'une seule, c'était 500 kg. C'était plutôt dangereux. Quand les parents sont là, ils obligent les gosses à rentrer dans les caves, mais quand ils sont tout seuls les gosses sortent, c'était mon cas, je sortais pour regarder ce qui se passe (…). Les torpilles tombaient autour du pont de Cabourg (…) qui, au cours des semaines, n'a jamais était détruit et pourtant ils en ont mis beaucoup. On voyait même les éclaboussures quand les bombes tombaient dans la vase, elles salissaient l'avion qui venait derrière. Ça m'étonnait parce que c'étaient des apprentis qui de temps à autre faisaient l'attaque trop près ou alors la bombe explosait à retardement (…)

**Juillet 1944, décès d'un copain d'école**

J'ai une date dans ma tête, c'était le 2 juillet *(le décès d'un enfant a eu lieu le 1er juillet*), un enfant est décédé parce qu'il était dans un arbre et il a pris un éclat d'obus. Ce jour-là, une colonne de camions allemands devait arriver, peut-être de Caen. Cette colonne a été prise sous le feu des canons de la marine, (…) et j'ai eu si peur, je ne suis pas sorti pour regarder les bombes! J'étais dans la cave, au plus profond de la cave, bien caché dans le charbon je m'en rappelle, parce que là çà crachait dur, les éclats tombaient sur les tuiles, on entendait très bien tomber les éclats tomber sur les tuiles. Ca a duré 15min, 20min, 30min, et à la fin j'ai trouvé un éclat d'obus, (…). J'ai voulu le prendre mais il

venait d'être tiré et croyez-moi il était chaud ! Je me suis à peine brûlé les mains, à peine je l'ai eu en mains, je l'ai relâché bien sûr. Là ça a craché dur pendant un certains temps. Les obus de marine qui tombaient pas loin, vraiment là c'était impressionnant, c'était beaucoup moins fort en bruit, en assourdissement que la nuit du débarquement bien sûr, mais çà crachait, le bruit était beaucoup plus aigu, on sentait que c'était tout près. Et un copain d'école qui avait je ne sais plus quel âge, il était jeune, est mort : il a reçu un éclat d'obus, c'était dans les cités blanches ou les cités rouges peu importe. Et un autre est décédé aussi, un autre enfant qui avait pris une grenade et il était, avons-nous dit sur le pont entre le cottage divais et les cités, là où, aujourd'hui, il y a la route qui mène à l'autoroute Paris-Caen. (…)

**Des bombardiers sur Sarlabot**

Oui, on a eu aussi quelque chose de très particulier au-dessus de Dives entre la côte de Sarlabot et la vallée de la Dives. Un jour, toute une quantité de bombardiers, je ne sais pas combien il a pu en passer, peut-être 50 et ils étaient très bas. Pourquoi étaient-il très bas ? Peut-être parce qu'ils voulaient échapper à la DCA. Ce jour-là, la DCA roulante allemande avait été avertie par téléphone, ils devaient se trouver dans les parages et ils sont arrivés en haut de côte de Sarlabot. C'était une DCA et ce n'était quand même pas de la rigolade, des nuages noir d'éclatement des obus éclataient au milieu des bombardiers. Les bombardiers étaient à quelques centaines de mètres avec un bourdonnement intense. Imaginez le bruit que çà pouvait faire, et bien ça s'est passé comme ça pendant 5 minutes peut être et puis ça tirait et crachait en plein dedans. La DCA roulante Allemande a fait tout ce qu'elle a pu pour abattre des avions alliés, il y avait des petits nuages noir qui explosaient entre les avions et malgré la proximité, la DCA n'a abattu aucun avion. C'est quelque chose que je n'ai pas compris. Cela ne veut pas dire que des avions n'ont pas été atteints, et que des gens n'ont pas été plus ou moins blessés, c'est difficile à dire mais tous les avions ont continué (…). On s'était dit *« ils vont faire un carnage, non, ce n'est pas possible* !» çà craquait et non, tout le monde est passé et il y en avait un bon nombre quand même. C'était un dimanche matin.

**Retour sur les évènements de juin 1944 : une bombe sur les cités**

Alors juin 1944 ! C'était peut-être le 18 et il y a eu cette tempête inouïe sur la Manche qui a failli faire que le débarquement échoue. Toujours est-il que ce matin-là, *(l'accident a eu lieu le 11 juin)* des avions de chasses se chassaient l'un et l'autre, c'était une poursuite infernale à très basse altitude et de là où j'étais dans la rue Parmentier un des deux avions était poursuivi par l'autre. A la vitesse où ils allaient je n'ai pas pu voir qui était poursuivi, si c'était l'Allemand qui était poursuivi par un Anglais ou si c'était l'inverse. (*L'accident a eu lieu le juin 1944*). Toujours est-il que l'avion qui était poursuivi au raz des maisons, disons à 100m, a lâché la bombe qu'il tenait pour s'alléger et gagner en vitesse, il espérait échapper. Il a peut-être échappé par la suite, on ne l'a pas su, mais malheureusement il y avait des gens qui étaient dans les cités rouges, de l'autre côté du canal qui est aujourd'hui cette route qui mène à l'autoroute Paris-Caen, et cette bombe a explosé sur un groupe de personnes. Mon grand-père qui faisait partie de la défense passive ce dimanche matin là, m'a dit : « *Bon, écoute il y a la sirène, faut que j'aille rejoindre mon poste* », j'ai répondu « *bon, je vais préparer le manger* ». La grand-mère était absente, elle était à l'accouchement d'une bru pour un mois. Le débarquement, on l'a vécu avec le grand-père et moi, seuls dans une grande maison. C'est pourquoi j'étais si libre de mes actions aussi, et pourquoi j'étais sorti dehors regarder les choses que je n'aurais certainement pas regardées parce que les grands-parents m'auraient fait rentrer à la maison vite fait.

Là, c'était terrible lorsque le grand-père m'a raconté le midi, qu'il y avait plusieurs personnes qui étaient blessées et tuées. Une jeune fille criait qu'elle voulait vivre mais elle était très blessée, ils ont essayé de la déshabiller mais ils n'ont pas pu car elle était trop blessée. Mon grand-père est rentré il ne pouvait pas parler, ça était extrêmement dur pour lui. En plus, j'avais raté le repas, comme c'est drôle les choses de la vie dans un contexte aussi douloureux et absurde j'avais trouvé le moyen de rater le rôti, là on avait encore de la viande, j'avais compris trois quart d'heure par livre alors que pour cuire un rôti c'est un quart d'heure par livre. Ça sentait très bon dans la cuisine mais en fait c'était le rôti qui brulait, quand mon grand-père est rentré heureusement il n'avait pas faim, il restait un petit morceau carbonisé avec beaucoup de sauce, voyez- vous comme les choses de la vie sont stupides puisque à certains endroits, à quelques mètres d'intervalle il y a une situation comique et un peu plus loin une situation dramatique …

**Juillet 1944, il y avait les champs inondés et des moustiques**

Les derniers jours que nous avons passés à Dives sur Mer étaient quand même relativement difficiles sur le plan matériel pour plusieurs raisons d'abord parce que forcément la nourriture, ça devenait très dur, nous avions 50 grammes de pain par jour et ce pain c'était presque de la sciure de bois. C'était un peu difficile. Puis il y avait des moustiques, alors là les moustiques, si vous ne saviez pas ce que c'est que des moustiques ! Les lapins mouraient parce qu'ils étaient dépoilés complètement tant les moustiques les attaquaient surtout sur la tête, ils avaient des boursouflures telles que beaucoup mouraient. C'était d'ailleurs une de nos façons de subsister ces lapins-là, j'ai eu parfois pendant la guerre jusqu'à 25 lapins à m'occuper tous les jours, il fallait trouver de l'herbe, dieu merci là où il y a des maisons maintenant c'étaient des immenses champs d'herbe.

Les Allemands avaient inondé, la Dives pour éviter le débarquement des planeurs et des parachutistes. La chaussée de Varaville était sous l'eau je crois, il y avait d'immenses champs qui étaient recouverts d'eau, effectivement çà a favorisé le développement des moustiques. C'est pour ça que nous avons connu une période où on dormait dans la cave, on n'osait pas dormir dans la maison maisje ne sais pas si c'était mieux dans la cave. On faisait brûler de la paille, on était enfumés nous-mêmes, on toussait, on suffoquait, on avait un mal de chien à dormir car forcément aller dormir dans la fumée ce n'est pas de la galette mais c'était le seul moyen que nous avions trouvé pour tuer tous les moustiques. Ça faisait des conditions de vie qui étaient difficiles, c'est juste un fait anecdotique que je vous raconte mais nous étions nombreux à faire ce feu de paille avant d'essayer de dormir. En 1944 la lumière marchait encore au moment du débarquement et je me souviens qu'autour des lumières des poteaux en ciment, avec les moustiques c'était compact ! Il fallait bien se couvrir et se frotter les mains pour n'être pas piqué, c'était quelque chose d'infernal ces moustiques-là.

**Couvre-feu**

(…) Je sortais le soir il y avait le couvre-feu qui était à 19h mais comme je dis «*oh je ne vais pas m'éloigner loin de la maison je vais me mettre à 100 mètres pour aller chercher de l'herbe aux lapins* » et j'ai été pris un soir parce que du haut de la côte de Sarlabot, on n'avait pas le droit d'être dehors, un tireur Allemand m'a pris et j'ai senti le vent de la balle et la balle qui est passée et elle n'est pas passée loin. Inutile de dire que là cette fois, j'ai compris, je suis rentré rapidement. Il y avait une pauvre vache qui était blessée et qui avait reçu un éclat. Elle l'avait dans la patte avant droite ou gauche je ne sais plus, je me rappelle qu'elle avait des belles blessures, la pauvre. C'est des petits souvenirs !

**On voyait les bombardements sur Caen**

Ensuite, le 16 juillet 1944, c'était un dimanche. Nous avons reçu l'ordre de la part des autorités allemandes d'évacuer Dives sur Mer car le front se rapprochait. Le 17 juillet, mon oncle qui était instituteur à St Pierre Azif est venu nous chercher avec une vachère, là encore une vachère donc une charrette pas très longue pour mettre du foin. Nous faisions l'exode, nous avons entassé les affaires qui nous semblaient les plus essentielles et nous sommes partis en nous demandant bien ce qu'il allait se passer parce que le front se rapprochait. Nous avons monté la côte de Sarlabot en milieu d'après-midi avec un cheval, cela allait très lentement mais c'était presque amusant étant donné qu'il n'y avait pas un danger imminent. Je me souviens que cette journée d'exode a été relativement plaisante. Arrivés en haut de la côte de Sarlabot, on s'est arrêtés un moment, il y avait une bataille de chars autour de la plaine de Caen qui se jouait et on entendait le roulis des chars et les obus, le combat avait lieu à quelques dizaines de kilomètres.

(…) On regardait aux jumelles, le bombardement de Caen,(cette pauvre ville de Caen qui a été détruite à 60% et un soir, Caen est tombé, la rive gauche a dû tomber le 9 juillet et la rive droite le 18, je crois, et donc le gros bombardement de Caen a dû avoir lieu vers le 7 ou 8). J'ai le souvenir qu'on regardait à la jumelle et il y avait tous les avions qui arrivaient d'Angleterre qui arrivaient au-dessus de Caen et qui s'agglutinaient et dans le soleil couchant c'était drôle parce qu'on voyait tous ces points noirs qui se groupaient au-dessus de Caen, ça faisait comme un essaim d'abeilles. Les points étaient espacés évidemment quand ils arrivaient d'Angleterre et, à un certain moment, étant donné qu'ils faisaient demi-tour directement sur l'Angleterre dès qu'ils avaient lâché leur bombe, ils repartaient aussitôt. Vus de loin et dans le soleil couchant, ça fait qu'il y avait une concentration d'avions en bout de circuit et c'est là qu'ils lâchaient leurs bombes, les petits points recommençaient à s'espacer quand ils retournaient vers l'Angleterre.

**Exode à St-Pierre-Azif**

Oui alors nous sommes partis à St Pierre Azif, nous avons vécu dans l'école de St Pierre Azif, et là ambiance super fantastique. Pourquoi ? Je ne sais pas, 16 ans la joie de vivre, on était dans la campagne, on s'amusait avec les copains, les copines, je trayais trois vaches par jour le soir, je m'amusais, on jouait les fermiers, c'était super ! On allait voir les Allemands qui avaient installé des rampes de lancement de V2 à St Pierre Azif dans une grande allée qui était bien couverte. On n'avait pas le droit d'approcher mais de loin on voyait ce qu'il se passait, enfin on nous le disait. Il y avait même deux pilotes Américains ou Anglais qui étaient cachés dans la boucherie à St Pierre Azif et là ils ont eu de la chance aussi. Les Allemands venaient acheter de la viande mais ils n'ont jamais soupçonné qu'il avait deux parachutistes qui étaient à quelques mètres d'eux.

Les souvenirs sont aussi fantastiques, vous m'excuserez de ne pas trouver un adjectif meilleur : on attendait d'être libérés et on a été libérés le 23 août 1944, un peu avant midi. Deux jours avant, on a vu apparaître un camion allemand, (en montant, si vous allez à St Pierre Azif il y a une petite pente qui monte), ça devait être le 21 aout 1944, il y avait un camion allemand qui passait et il n'était pas bâché et il était plein d'Allemands qui étaient debout. Ils étaient serrés comme des sardines, les pauvres, ils avaient la casquette à l'envers et comme j'étais le seul gamin qui se baladait dans le coin ce jour-là, ils m'ont demandé une route couverte. Comme je ne parlais pas l'Allemand et eux ne parlaient pas le Français, ils m'ont fait comprendre « avions, ding, ding, boum, boum, arbres … » Alors j'ai compris ce qu'ils voulaient et je leur ai bien dit que pour aller entre St Pierre Azif et Branville il y avait quelques allées ombragées. Ma foi ils sont partis dans la direction que je leur ai indiquée. Ils étaient en retraite et dans la nuit il y a encore eu des camions et des chars qui sont passés.

On ne bougeait plus du tout, on se faisait tout petits. Ils ont emmené une partie de la clôture, une vieille clôture en prenant leur virage un peu trop raide.

Nous, avec un copain, on serrait les fesses ! C'était le fils du directeur de l'école de Dives sur Mer à cette époque là, qui s'appelait monsieur Fontaine. Comme il n'y avait pas beaucoup de place, on dormait dans le même lit et on ne faisait pas de bruit parce qu'on entendait les Allemands parler et on sentait que ça chauffait, on s'attendait à être libérés d'un moment à l'autre. On se disait qu'on pouvait être dans la bataille, il ne fallait pas se faire voir. Dans la nuit, ça a beaucoup remué, on a fait ceux qui n'étaient pas là et le matin effectivement, le muret était abimé.

**On a vu les canadiens arriver …**

A ce même endroit, deux jours plus tard, nous étions libérés, on a vu arriver les Canadiens qui montaient la côte par un petit sentier qui monte du nord-ouest. Et alors évidemment les vieux se sont mis à pleurer. Oui, ça a été une grande émotion. On attendait depuis longtemps c'est sûr, puis on ne sait pas pourquoi on était émus. Et les pauvres vieux, ils étaient harassés de fatigue et je les revois encore contre le muret de l'école de St Pierre Azif, ils se sont effondrés de fatigue. Ils ont mangé dans cette petite maison où nous couchions chez la petite mère Février. Ce midi là, un des soldats avec lequel nous mangions nous avait fait cadeau d'une grenade, il a dégoupillé une grenade, il a retiré la masse de poudre qui est à l'intérieur il l'a dévissée et nous a donné la grenade qui était quadrillée, une grenade quadrillée. Ça nous avait impressionné forcement. On a mangé des frites, c'est aussi bête que cela.

C'étaient les embrassades, c'était la joie, c'étaient les pleurs. Il y a même un vieux qui était vachement sympa, il n'a pas survécu parce qu'il a fait une crise cardiaque peu de temps après, c'est celui qui pleuré le plus fort. La libération, c'était fantastique ! Pour vous dire que c'était un jour exceptionnel, ce n'est pas qu'on était patriotes, c'était tout simplement qu'on avait hâte d'être libérés et puis que ce n'était même pas l'amour de la France c'était peut-être le sentiment que l'on était très bien dans notre beau pays (…).

J'avais vécu en juin 1940 l'arrivée des allemands avec beaucoup d'innocence et de non compréhension des problèmes qui se posaient. Je revois encore les Allemands, jeunes et rieurs, qui étaient dans la colonne allemande qui était interminable, elle allait de Houlgate jusqu'à Cabourg, les canons et les camions se touchaient, et il y en avait, y en avait ….

En 1944, ils étaient super sympas, il y avait des jeunes, des gens comme nous il n'y avait aucune différence c'était super sympa, ils nous donnaient du chocolat et des cigarettes blondes aux gens qui fumaient (…).. On était délivrés c'étaient des amis, des forts et peut être que dans nos pleurs il y avait le fait de se sentir libérés et de retrouver notre beau pays. Voilà c'étaient des sentiments extrêmement mélangés encore une fois, on ne sait pas ce qui provoquait nos pleurs. Ce fut une période intense et une période sans ennui possible, une période tellement remplie (…).

**Retour à Dives**

Après la libération bien sûr, nous sommes revenus à Dives sur Mer, août, septembre, octobre, toujours cette sensation, ce sentiment alors qu'il n'y avait pratiquement pas d'autorité en place. Un sentiment d'extrême liberté et de joie de vivre (…) Avec les copains on parcourait les champs, on est allés voir d'abord du côté de Brucourt, Varaville. Il y avait un planeur, je ne sais pas s'il y avait eu des blessés, mais ce planeur avait atterri sur une alignée d'arbre. Evidement il était cassé, il y avait une jeep dedans, un peu plus loin il y avait ce parachutiste Canadien dont un mauvais hasard a voulu qu'il

saute dans la Dives, c'était au pont de la chaussée de Varaville, au pont de la Dives. Pendant plusieurs années il y a eu une croix avec son nom, un manque de chance avec tout le barda ce n'est pas possible de tomber une rivière ! On pense qu'il était tombé dans la Dives parce que les marais à côté étaient aussi inondés. Un peu plus loin il y avait un chasseur anglais, j'allais dire de toute beauté parce qu'il était en parfait état de marche, avec un copain, on faisait marcher les commandes. Nous avions même ramené une très grosse boussole qui peut marcher lorsqu'on a la tête en bas, elle était vraiment prodigieuse cette boussole, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. On ramenait du plexi glace aussi : sur les hublots des planeurs on découpait avec un couteau des morceaux de plexiglass, cela nous servait à nous éclairer le soir puisque jusqu'à la fin du mois d'octobre il n'y avait pas de lumière, les lignes n'étaient pas rétablies. On passait des soirées comme ça à la lumière tremblotante de ce plexiglass qui brûlait très bien mais qui sentait mauvais. C'était très romantique d'ailleurs les soirées c'est un souvenir aussi de cette époque qui est très vivace dans la mémoire. Donc, comme il n'y avait pas de lumière, il n'y avait pas non plus d'école.

**Retour à l'école à l'automne 1944**

Cette école n'a repris que fin octobre, début novembre. D'ailleurs le 11 novembre au monument aux morts de Dives sur Mer, votre serviteur était préposé pour lire un poème de Victor Hugo, je l'avais donc appris par cœur, ça tremblait dur dans la culotte parce que j'avais vraiment l'impression que je n'y arriverais jamais, je l'avais forcément appris par cœur pendant des jours et des jours. J'ai réussi quand même à sortir ce qu'il fallait, il n'y avait pas de micro à cette époque-là bien entendu. Comment c'était déjà ce poème de Victor Hugo ? *« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie ont droit qu'à leur cercueil, la foule vienne et prie. Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau* », enfin voilà et puis c'était avec madame Pontais ou madame Fanien je ne m'en rappelle plus. Oui, ce sont des moments privilégiés de l'existence dont on se souvient toute son existence. *(...)*

**Accidents de 2 forteresses volantes – Septembre 1944**

Une chose que j'ai oubliée et qui m'est revenue, le 14 septembre 1944 *(l'accident a eu lieu le 1er septembre*) à Dives sur Mer, il y a eu des avions qui rentraient de bombarder l'Allemagne. Ils volaient les uns au-dessus des autres, il y a eu un trou d'air et l'un d'entre eux est tombé et il a touché celui du dessous. Evidemment ça a fait que les avions, un ou deux, enfin au moins un est tombé. C'était vers 12 heures. On a vu tomber les morceaux. Il y avait un pilote Américain dont je me rappelle encore du nom, Pulver Francis, il avait 36 ans et il est tombé dans un jardin dans le cottage divais. Bien évidemment il hurlait, je n'y étais pas c'est les gens qui racontaient, il demandait à mourir tellement il souffrait. Un autre morceau était tombé à Cabourg juste en face du trottoir qui mène vers la route de Franceville, dans le tournant sur le trottoir face à l'église. Nous sommes allés voir l'après-midi bien sûr.

Nous sommes allés à l'inhumation de ce pauvre pilote qui a eu lieu dans l'église de Dives sur Mer deux jours après, il y avait une foule considérable. Je l'avais gravé dans un banc en bois là où j'habitais et j'avais gravé la date du 14 septembre 1944. C'était un fait divers tragique. Un des aviateurs est tombé sur la plage, celui-là a était sauvé mais il était dans un champ de mines, il a fallu qu'il attende la marée haute pour qu'on puisse venir le chercher. Il a raconté toute sa vie, ils avaient fait le Japon avec cet avion-là. Ils avaient fait le tour du monde, ils avaient été dans tous les coins du monde. Ils avaient échappé à des DCA et tout ça. Pour une histoire de simplement d'un trou d'air il avait perdu ses copains, il était tout seul. Forcément qu'il était fortement marqué. C'est un souvenir de la fin de la guerre, enfin ce n'était pas encore la fin de la guerre puisqu'il y avait encore 9 mois de guerre. (…)